

## LIBÉRALISME ET SCIENCES DU VIVANT ?

(communication La Bartelasse, avril 2005)

### I/ Préambule.

Pourquoi vouloir parler de cette question : *libéralisme et sciences du vivant* ? Et même, y-en a-t-il une ? Ou encore, qu'est-ce qui fait question dans le rapprochement de ces deux termes *libéralisme et sciences du vivant* ; le libéralisme intéresse-t-il les sciences du vivant, et réciproquement. « *Pourquoi vouloir parler de cette question, libéralisme et sciences du vivant ?* », supposant par le fait même de l'apposition des termes un lien problématique, une détermination, ou contamination des uns par l'autre et /ou réciproquement. En tout cas, vouloir questionner cette relation insinue donc un rapport qui n'est pas indifférent. Cependant, et pour l'instant cela nous suffira, le sous-titre « Vers un eugénisme libéral » de l'ouvrage de Jürgen Habermas « L'avenir de la nature humaine » (Gallimard, 2002a) donne raison à l'intérêt de cette question.

Pourquoi ? Parce que... Mais quoi encore ? Comment !

Parce que les deux domaines politico-économique (le libéralisme) et scientifique (les sciences du vivant) touchent à la question de l'individu – quel individu ? – et impliquent ou engagent conséquemment, préalable, une anthropologie politique et philosophique si ce n'est, mais d'une autre façon et à un autre niveau, une problématisation dominée par l'idéologie que ne manque pas de produire le monde social-historique dans laquelle s'inscrivent ces deux domaines, voire la mythologie, toujours bruyante, que secrète sourdement ce même monde.

Que nous insinuons un rapport n'est pas indifférent disions-nous, et délicat, pouvons-nous ajouter maintenant. En effet, le *débusqueur* d'idéologie – c'est bien ce que vise l'insinuation que nous faisons, d'une empreinte idéologique au cœur des sciences du vivant ; et mieux, ou pire, d'une idéologie libérale qui agirait ces sciences du vivant – est rarement à l'abri ni de sa propre idéologie, ni des mythes qui l'habitent en un inconscient toujours à l'oeuvre; et tout particulièrement depuis Lyssenko et l'affaire qu'on sait, nous sommes prévenus des ravages de l'inévitable idéologie dans les sciences du vivant. L'anthropologie politique et philosophique que nous appelons de nos vœux constitue, il nous semble, la meilleure des protections, dans la mesure de la pensée critique qu'elle articule.

Le vivant des sciences du vivant n'est pas le tout du vivant, quand bien même ces sciences du vivant s'ordonneraient continûment de la biologie à l'histoire ( et d'une biochimie inévitablement physicaliste à l'histoire, en passant par la psychologie, la sociologie, l'économie, et l'ensemble des sciences humaines ou sociales). Il nous semble que pour cette raison, nous devons tenir ferme les frontières qui garantissent l'étanchéité entre des domaines dont les objets ne sont pas équivalents, quand bien même nous les rencontrons au détour de ce qui paraît être une même réalité que subsume les termes de vivant, organique ou corps, ou homme *in fine*, voire société. Le passage, ou la généralisation du moléculaire au sociétal, et / ou, la naturalisation du culturel, i.e. de l'histoire sous les termes du développement, voire de l'évolution est un risque, idéologique, qu'on ne peut ignorer. D'autant que l'individualisme que prône le libéralisme, ou qu'il induit, ou encore qui en est la référence, ne peut ignorer l'écho qu'il est de l'*individu* objet des sciences du vivant, contre la *personne* des disciplines juridiques, et le *sujet* des sciences humaines. Il s'agit là de trois sémiotiques du corps, corps-objet, corps-juridique, corps-subjectif, irréductibles, et dont en conséquence il convient de

préserver les approches.

Ces préalables posés, terminons notre préambule sans plus aucune prudence ; vous êtes là pour nous rectifier. Les sciences du vivant deviennent libérales dès lors qu'elles dévitalisent le vivant, et donc d'une manière ou d'une autre le *mécanicisent*, ou aujourd'hui le *cybernétisent* ou l'*informatisent*, l'enfermant ainsi dans une seule citadelle, plus que celle des sciences du vivant, celle d'un réductionnisme, non pas méthodologique – il est *naturel* à la science – mais épistémique. Génétique et neuro-science élèvent un individu, pour des philosophies utilitaristes, ou que ces philosophies récupèrent, au cœur de l'individualisme, exclu de l'obligation d'autrui et du commun, loin de toute *multitude*. Les sciences du vivant en leur révolution des années 60, l'ADN de Watson et Crick, l'ARN de Monod et Jacob, la neuro-science de Changeux des années 80, sont cette conquête de l'individu pris non pas en son processus d'individuation, mais dans sa supposée origine ; ramené à un originel vide du dogme et de la fiction qui le constitue, donné comme réalité et vérité matérielle. Le *programme* génétique peut alors se dérouler, rien, ni le temps n'en troubleront le cheminement. Montre-moi ton gène, et je te dirai qui tu es Eugène. Quant à nous, nous ne croyons pas possible la saisie du vivant par une analyse a-tomique, au sens étymologique de ce qui ne peut-être divisé, ni coupé, insécable et ultime chez Démocrite et Épicure. Le vivant, tout vivant, interroge toujours le niveau supérieur où l'élémentaire est intégré, et fondu, métabolisé et re-configuré. Pour le dire autrement, il nous semble que l'homme s'élucidera plus entièrement, plus complètement et plus sûrement dans la rencontre et connaissance de l'autre, *le socius*, des sciences et pratiques sociales qui en interrogent les formes que dans le gène. Et la question devient : l'un exclu-t-il l'autre ?

## II/

Libéralisme, libéral : ces mots, ni les concepts leur correspondant ne sont clairs. Pour la commodité de l'exposé nous retiendrons un certain usage qui dénonce l'individualisme contre le collectif, la solidarité, ou la cohésion ; l'intérêt personnel, la recherche du profit contre le bien commun, le partage ; et par voie de conséquence l'économie dite de marché ; **notons toutefois que paradoxalement cet individualisme est bien social, que même c'est un individualisme socialisé – et que c'est bien là qu'est le problème.** Pour le dire avec Castoriadis : *avec le libéralisme, on assiste à la domination de la sphère publique (l'ecclesia, i.e. l'assemblée du peuple, la sphère publique) par la sphère publique-privée, par le marché, par l'économie (l'agora i.e. le marché, le lieu de rencontre). Quand, toujours selon Castoriadis : la visée politique devrait articuler correctement ces trois sphères que sont l'oikos (la maison l'espace privé) l'ecclesia (l'assemblée du peuple, espace publique) et l'agora (le marché, le lieu de rencontre, la sphère publique-privée), et savoir qu'elles sont liées et donc jamais totalement séparés comme le prétendent les théoriciens libéraux.*

Mais par libéralisme et libéral, nous référant au libéralisme qui apparaît à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle comme philosophie politique, nous pourrions mettre en exergue les idées d'individu, d'autonomie, de responsabilité, d'initiative couronnant celle de liberté. Il en va aussi de la laïcité tout comme des limites du pouvoir de l'état dans cette acception.

Les choses, on le voit, sont loin d'être tranchées ; et c'est peut-être à ces ambiguïtés ou à cette imprécision (chacun se ré-appropriant comme il l'entend le vocable ; écoutez Gérard-Alain Slama le matin sur France-Culture : jamais personne, surtout de gauche, n'est véritablement en désaccord avec lui) que l'on doit le déficit de propositions alternatives, voire l'absence de projet alternatif : *on ne va tout de même pas toucher à nos libertés si difficilement acquises* chante le chœur des manifestants avant de s'en retourner chacun devant sa télévision – comme quoi l'individualisme est bien un fait social. Ces ambiguïtés et imprécisions nourrissent notre non-violence – c'est peut-être là l'éthique de la discussion de Habermas, nous y reviendrons.

Voilà pour libéral et libéralisme, passons aux sciences du vivant.

### III/

Si on en parle depuis peu, les sciences du vivant ne sont pas nées d'hier, ni d'avant-hier d'ailleurs; mais c'est avant-hier que nous allons les situer, au XIX<sup>ème</sup> siècle donc pour être plus précis, temps de la révolution industrielle, mais aussi d'une autre révolution en biologie et en médecine : la théorie pasteurienne des germes ; la théorie cellulaire avec Schleiden et Schwann, la cellule est l'unité du vivant ; la théorie de l'évolution de Darwin et la génétique mendellienne (qui annoncent la biologie moléculaire des années 60); la médecine expérimentale avec Claude Bernard ; on le voit ça fait pas mal de choses. On doit même pouvoir dire que cette, ces révolution(s) bouleversent la philosophie ; et l'apparition des sciences humaines, ou sociales est peut-être un premier effet de ce bouleversement ; de la psychologie expérimentale ou de la psychanalyse, à l'histoire, en passant par la sociologie – Comte et Durkheim – jusqu'à l'ethnologie et la linguistique tout un panorama s'ouvre (qui s'épanouira dans les années 60 avec le structuralisme).

Cette effervescence ne peut manquer de structurer des idées de l'homme : une philosophie anthropologique, mais aussi une anthropologie politique. Un nouveau kaléidoscope éclaire l'homme, ou l'obscurcit c'est selon, de ce qu'il y a (*son*) d'individu, ou (*son*) de sujet, ou encore (*sa*) de personne en lui.

Mais pour revenir à la question du rapport sciences-du-vivant-libéralisme, il convient de souligner que dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, le libéralisme – celui que nous avons vitupéré – se nourrit des sciences du vivant pour se justifier, voire se fonder, ou se re-fonder. C'est ainsi le cas de Spencer, philosophe utilitariste anglais qui va utiliser et exploiter la notion darwinienne de sélection naturelle en une socio-biologie toujours active aujourd'hui pour justifier le modèle libéral de concurrence, voire de lutte des individus entre eux. Il importe de noter que ce darwinisme social de Spencer, mais aussi l'eugénisme de Galton pour lutter contre la dégénérescence, identifie la raison humaine ou le fait humain en sa culture ou en son organisation sociale à une nature originelle qui prend la forme du gène, avant de pouvoir prendre celle du neurone. L'évolutionnisme de Spencer ne rompt pas avec l'originel des théories créationnistes, bien au contraire. Pas plus aujourd'hui la biologie moléculaire et la neuro-science (comme dit Changeux) ne parviennent à s'émanciper de ce même originel, quand ces disciplines affirment leur ambition d'expliquer l'homme et plus loin la société ; ce faisant elles n'évitent le risque d'un savoir totalisant, si ce n'est totalitaire, qui prend des allures toute particulières avec les notions de bio-science, bio-technologie et bio-pouvoir. Procréation médicalement assistée, dépistage préimplantatoire, etc ; la conscience que nous aurions de nous-mêmes en serait particulièrement transformée... transformée *comme jamais elle ne l'a été* ; bizarre, vous avez dit bizarre mon cher cousin, moi j'ai dit bizarre, comme c'est bizarre.

C'est dans ce contexte qu'on doit lire et comprendre les ouvrages de J. Habermas « L'avenir de la nature humaine. Vers un eugénisme libéral » 2002, ou encore de D. Lecourt « Humain post humain » 2003, mais aussi l'article de D.-R. Dufour dans le diplo de ce mois « de la réduction des têtes au changement des corps » qui s'oppose, violemment, en convoquant J. Habermas au philosophe allemand Peter Sloterdijk

Personnellement, je suis frappé par la nature des arguments de Habermas qui visent, au-delà de la question biologique, ce qui serait la dérive du libéralisme : ***un eugénisme libéral qui ne reconnaît pas de frontière entre les intervention thérapeutique et les intervention à des fins d'amélioration, mais laisse aux préférences individuelles des acteurs du marché le choix des finalités qui président aux interventions destinés à modifier les caractéristiques génétiques.***

Et pourtant, Habermas ne manque pas de souligner : *en tant qu'êtres historiques et*

*sociaux nous nous trouvons depuis toujours dans un monde vécu structuré par le langage.* Etre de langage, social plutôt que biologique donc, et à ce titre irréductible à la seule biologie ; en conséquence de quoi la coupure des sciences humaines ou sociale d'avec les sciences biologiques s'impose avec force. Et plus loin, il écrit même : *dans le logos du langage s'incarne un pouvoir de l'intersubjectivité qui est préalable à la subjectivité des locuteurs et qui la sous-tend.*

En n'allant pas au bout de cette hypothèse, ou de ce pari, en tout cas de ce principe, Habermas d'une certaine manière confirme et conforte, comme Dufour, la thèse libérale qu'il dénonce, à savoir la biologie de l'individu, lequel s'éluciderait dans l'originel établi ou déplacé dans le gène. Ce que j'appelle le fantasme du clone. Croire que nous pouvons être cloné c'est finalement nous éliminer, nous fondre dans une biologie, i.e. dans un programme génétique contenu dans la première cellule.

Il importe d'autant plus de résister à cette idée, et à l'insuffisance de la critique habermassienne que, depuis *le hasard et la nécessité* de Monod la volonté d'élucider l'homme, dans cette génétique qui se dévoile, a saisi la psyché pour la ramener sous les formes de l'esprit au cerveau ; la suite du gène c'est le neurone et derrière le neurone, l'esprit, la création et la liberté.

Ce qui me paraît redoutable en l'affaire est bien cette biologisation de l'homme qui s'inscrit, paradoxalement, dans la critique qui est adressée à la biotechnologie qui reprend le bouleversement que nous aurions de nous-même à travers elle ; J. Habermas file son raisonnement derrière Kierkegaard.

Je dirai que biologie et biotechnologie nous obligent, plus que jamais, à explorer la compréhension que nous avons de nous-même, hors cette biologie, et dans le politique. Le réductionnisme méthodologique, obligé, de toute science ne doit pas déboucher sur un réductionnisme épistémique ; pour cela, il ne doit pas empiéter sur des domaines connexes ou proches, mais leur permettre de s'identifier dans leur originalité, ainsi des sciences humaines ou sociales qui en retour re-profilent les sciences du vivant.

C'est là, il me semble, le meilleurs moyen de couper court aux délires de l'individu de l'individualisme pour retrouver l'individu, le sujet, et la personne du processus d'individuation. Car s'il y a une chose que les sciences du vivant ( de la biologie à l'ethnologie en passant par la psychanalyse et l'histoire) nous enseignent c'est bien à quelque niveau où on le considère cette propriété *néoténique* de l'homme, à savoir son inachèvement. En effet, puisque les uns et les autres le citent, ne nous en privons pas, Giovanni Pico della Mirandola dans son *De la dignité de l'homme* rédigé dans les années 1480 ne s'y était pas trompé qui écrivit ***toi, aucune restriction ne te bride, c'est ton propre jugement, auquel je t'ai confié, qui te permettra de définir ta nature.***